

Ilana RAMCHAR

Le jeu du boomerang

Dijon - Février 1996

Dans ce pays lointain, quelques grands arbres isolés se dressent au milieu des pelouses où l'herbe pousse comme le font les pelades. Quelques petits immeubles, aux peintures délavées, se collent les uns contre les autres sur deux côtés de cet immense espace. Un grand stade se devine quand le quartier de lune perce un peu les nuages qui voguent dans cette nuit banale. Sur le dernier bord, la route et le chemin de fer délimitent l'horizon.

Au moment où il s'apprête à prendre son argent, l'acheteur lui enfonce un couteau en plein ventre, un peu sur sa gauche, car le vendeur a eu le temps d'esquisser un mouvement de défense. Mais les trois autres coups qu'il ressent avec force, décident de sa mort. Sur le sol, au pied de l'arbre, le corps est immobile. L'acheteur glisse les billets de banque dans la poche de sa veste et dépose un paquet de poudre blanche dans celle du pantalon du vendeur.

Le cri qu'il a poussé en s'affalant n'a pas été entendu. En tout cas personne ne descend des immeubles, aucune fenêtre ne s'ouvre, aucun volet n'est remonté. Dans ce groupement d'habitations, la nuit n'est guère animée qu'en quelques points particuliers et seuls quelques habitués s'y déplacent encore après l'au revoir du soleil.

C'est le lendemain que le corps est retrouvé dans le premier sous sol du grand garage du bloc G2. La police qui vient d'arriver sur place commence son travail. Tous les témoignages recueillis sont identiques, puisque personne n'a rien vu, mais en même temps, aucun compte rendu ne mentionne de regret à propos de l'événement.

- Vous voyez bien les traces comme moi madame.
- Bien sûr monsieur le policier.
- Il a été traîné depuis l'arbre là-bas. Et vous n'avez rien vu.
- Non monsieur le policier. Je dormais.

- Comment saviez-vous que c'était pendant votre sommeil ?
Qui vous l'a dit ?

- Parce que ces choses là se passent toujours la nuit, monsieur.

- Il y a bien quelqu'un qui a vu l'assassinat puisque le corps a été tiré presque tout de suite après la mort. Le sang retrouvé dans la cave s'est coagulé pratiquement au même moment que celui retrouvé près de l'arbre.

- Je ne sais pas monsieur l'enquêteur.

- Et en plus le corps a été déplacé d'un seul coup, sans arrêt. Ils étaient donc au moins deux. Et personne n'a de soupçons ?

- Peut-être que des gens du quartier savent quelque chose. Il faudrait les interroger.

- Donnez moi quelques noms.

- Moi je n'en ai pas. Je m'entends bien avec tout le monde. Je ne peux rien vous dire monsieur le policier.

La victime, un garçon d'une bonne vingtaine d'année, est connue comme dealer. Il a été arrêté et relâché plusieurs fois. Il semble même que l'assassinat soit apprécié par nombre de ceux qui persistent dans leur désir de vivre encore ici.

- Tu as risqué la mort des autres en amenant ta drogue. Il fallait bien que la tienne soit risquée aussi. C'est cela le jeu du boomerang.

L'homme qui vient de prononcer cette phrase, bien planté face à la victime, repart tranquillement après un dernier regard au corps de la victime qu'on embarque dans une ambulance.

Dans le quartier de cette banlieue qu'on nomme « du chèvre feuilles », nous en sommes à la septième victime en un peu plus d'un an. Toujours des individus décrits comme étant en marge des règles sociales courantes. Cinq vendeurs de drogue, tous connus depuis longtemps, sans travail et qui affichaient avec leurs voitures, leurs filles et leurs vêtements, une fierté trop ostentatoire pour être supportée en silence. Il y

a aussi une mère, qui maltraitait ses enfants et que la rumeur rendait responsable de la mort de son dernier né. Enfin le petit patron de la boîte de transports qui véhiculait des produits en tous genres. Il employait des gens un peu handicapés ou un peu marginaux qu'il avait le mérite d'occuper mais qu'il ne payait pas ou si peu... Quant aux autres de ses employés, tous étaient étrangers à la cité et bien souvent à la France.

Etranges, pour une ville ou un quartier, que ces certificats de décès exhibés comme des bulletins de victoire, à propos de chacun des nouveaux défunts. Inhabituel ce compte des victimes, qui ressemble à une ébauche d'épuration. Inventaire de deuils appelés par les vengeances, les rancœurs, la pauvreté quotidienne, la maladie ou les souffrances permanentes. Décor réel à quelques pas d'ici, pour films noirs, reportages aguichants ou romans de gare.

- - - - -

Dans ce pays lointain, cet homme d'à peine 40 ans, est né l'année où sont sortis de terre les premiers murs des premiers immeubles. Réellement jaillis de terre, parce que tout autour rien d'autre n'existait. Pas une route d'accès, hormis le chemin pierreux destiné aux camions. Rien que cet immeuble en pleins champs et le bruit des grues et des engins qui assemblent d'autres appartements. Ces dernières années il est revenu de la ville avec une tenue de cuir noir, puis plus tard en arborant des insignes et bientôt en agitant des drapeaux qu'ils étaient plusieurs à promener. Surtout le soir ou la nuit, quand la bière coulait trop fortement. Et puis un jour, en plein midi, en plein soleil, ils se sont mis à cogner un de ses voisins. Jusque là ils se parlaient et avaient des souvenirs nombreux de jeux en commun, du temps de l'école et du foot. Mais ce jour là il a seulement su hacher quelques mots pour dire qu'il n'aimait pas les gens de couleur et qu'ils devaient

repartir chez eux. Et les jours suivants, ses beuveries de plus en plus fréquentes ne l'ont jamais calmé.

Tous en ont peur. Mais la police ne le retient jamais dans ses prisons où il séjourne pourtant presque chaque semaine. On lui attribue des viols, deux meurtres et quelques attaques diverses, des bruits, qu'officiellement personne ne veut confirmer. Aucun habitant n'ose le dénoncer et pourtant tout le monde sait. Chaque résident connaît bien sa bande qui défile régulièrement à pieds ou en motos. Ils lèvent le poing, injurient surtout les immigrés, parlent de mise à mort. Mais la loi ne peut que réprimer des actes et pas des promesses, pas même des menaces. Il faut attendre l'exécution et encore faut il alors disposer de quelques preuves matérielles. C'est ainsi qu'est la loi de justice et de protection et c'est aussi pourquoi la cité subit silencieusement leur domination.

C'est cet homme, qui est la nouvelle victime de ce mardi matin, retrouvé « assommé », le crâne littéralement brisé par un choc sûrement très violent. Un petit message a été déposé au revers d'une de ses bottes. « Votre philosophie consistait à prôner la force et la haine des autres. Je vous ai appliqué cette philosophie. C'est cela le grand jeu du boomerang ».

Lui non plus n'est pas pleuré. Une sorte de jubilation éclaire même le visage de certains. La vengeance indirecte leur fait du bien, les soulage et les rassure. Quelques uns voient se réaliser ce qu'ils n'osent pas entreprendre. Peut-être même espèrent ils que d'autres encore seront atteints. Espoir qui n'est peut-être pas vain. Quelqu'un réagit, un inconnu de tous qui prend leur défense. Qui ? Pas un seul nom ne circule de bouche à oreille, même pas celui de Zorro ou de Robin des blocs.

Les obsèques se déroulent sans autres participants que les employés des pompes funèbres. Le cortège qui part du bas de son immeuble se compose de sa mère et de son frère qui se rendent en voiture vers le cimetière. Personne ne veut prendre

le risque de s'afficher comme son ami.

- - - - -

Décidée il y a quarante ans, programmée, puis sortie de terre en quelques dizaines de mois, cette cité, étendue sur plusieurs kilomètres, multipliait les immeubles hauts, longs et étroits. Déjà deux barres de plus de 200 logements chacune, ont implosé sous les charges de dynamite. Une nouvelle rangée d'appartements de près de 120 mètres de long vient d'être réduite en un gros tas de gravats entouré de palissades. Une implosion tous les deux ans. Un rendez-vous rituel maintenant pour la grande majorité de la population qui veut et pleure tout à la fois, ces disparitions.

Autrefois, apparues comme des oasis de bien être, ces habitations, ont été une sorte de bonheur, avec l'électricité, les commodités et l'eau courante. Elles se comparaient alors avec les baraquements de bois et de bitume qu'on improvisait un peu partout, dans l'immédiat après guerre. On expliquait alors à leurs locataires que c'était « en attendant ». Aujourd'hui, les immeubles qui les ont remplacées, souvent bâclés et construits en vils matériaux, ont vieilli et sont jugés inconfortables. Vastes zones toujours peuplées par ceux qui n'ont pas trouvé leur place dans ce grand jeu de rôles où ils sont nés.

Quelques arbres, déjà adultes, ont été transplantés avec soin, pour commencer de suite une sorte de mini forêt. Un terrain de foot et trois de basket autour d'une salle de sports, brûlée il y a six mois, se sont accolés le long des arbres protecteurs. Un magasin moyenne surface, attaqué six fois en à peine plus d'un an est venu compléter l'occupation des espaces libérés. Pendant ce temps les autres immeubles se sont encore un peu plus remplis qu'avant par une partie de ceux qui ont dû quitter les logements qu'on détruisait. Mais les

minis immeubles et le quartier des maisons ne sortent pas de terre. Ce n'est toujours pas une zone pour ceux qui vivent.

Nombre d'appartements, de façades et de hall d'entrées ont été rénovés. Ils ont été repeints donnant un petit air de gaieté à cet ensemble compartimenté et presque clos. Quelques nouveaux arbres, quelques massifs de fleurs ont été inscrits dans la géographie rectiligne des espaces habitables.

Mais ici, trop de gens sont oisifs, peu instruits et souvent pauvres pour que l'ambiance de peur, d'abandon et de dégradation disparaisse sous un lifting, même coloré et fleuri. Personne ne sait ce qu'il faudrait et l'attente continue.

« Une aire immense de stationnement humain » comme l'a un jour décrit une habitante qui n'a pas les moyens de partir. La sensation d'être là en attendant autre chose dit elle. Comme Godot. Sans savoir quoi. Sans savoir quand. Sans savoir où.

Un espace vide où tout est occupé, où n'existent que des interstices que sont les caves, les passages souterrains, quelques appartements, les chemins comme des goulets et les centres commerciaux.

Aucune véritable entreprise, pas vraiment de travail, pas vraiment de quoi s'amuser ensemble. Rien qui accroche le temps dissous dans ces quelques hectares de no man's land. Un dortoir, un mouiroir ou un promenoir de prison selon le point de vue, selon l'âge ou le caractère.

Depuis la première alerte il y a quatre années, plusieurs associations se sont formées dans cette zone de vingt sept mille habitants. Une association a proposé et mis en place une garde nocturne assurée par quelques adultes qui tournent entre les immeubles. Un tour de garde et des parcours de rondes organisés à tour de rôle, à pied le plus souvent. Cette tentative de milices privées, interdites par la préfecture, reçoit l'assentiment presque complet de la population et pourtant cette forme de défense s'est peu à peu disqualifiée à cause de

son inefficacité. Il aurait fallu que cette garde puisse rentrer dans les immeubles, dans les caves et les sous sols, qu'elle en ait les moyens en armement et en nombre. Sans compter tous les jeunes qui surveillent et préviennent des arrivées indésirables. Ici les parents n'ont jamais eu l'habitude de s'occuper des enfants. Ici la vie d'adulte s'arrête à la fin de l'enfance.

C'est la distribution d'un tract qui déclenche un changement dans cette immense cité. Ce tract annonce la volonté de l'un d'entre eux d'éradiquer physiquement les revendeurs de drogue, les voleurs à la tire, les pickpockets, les brûleurs de voiture et autres auteurs de méfaits de ce genre.

« De toute manière ils ne sont pas nombreux » constatent les habitants. « Ce n'est pas un grand travail. Ce sera vite fait. »

« On s'embête beaucoup à cause d'eux » dit un autre « alors qu'il suffirait d'en éliminer une dizaine pour avoir la paix ».

« Ceux là on ne pourra jamais les récupérer, même par la prison » ajoute un autre. « Ils ont le mal en eux, peut-être même qu'ils souhaitent qu'on les élimine ».

Les discussions sont souvent occupées par ce sujet et le premier règlement de compte meurtrier est apprécié comme très positif. Chacun espère un peu que cela continue. Un espoir confus, mêlé de peurs, de souvenirs de guerre et d'une sorte d'impuissance.

« Les p'tits jeunes ont bien essayé de dialoguer, mais ce n'était pas les caïds qui venaient. Alors moi, je suis pour ce tract ».

- - - - -

L'organisation « spontanée » des habitants aboutit en quelques mois, à ce que l'affichage d'accusations nominatives

ou de dénonciations de faits divers, soit réalisé sur des panneaux, en bas des cages d'escalier ou sur les divers poteaux électriques, mats d'éclairage et autres murs disponibles.

Lorsque ces affichages apparaissent, les « parlotés » s'en suivent et très souvent les responsables accusés viennent s'expliquer pour une auto éducation collective. Même résultat pour nombre des faits dénoncés qui, rien que pour cela, ne se renouvellent plus. Quelques vérifications sont entreprises à propos des faits dénoncés et il y a même quelques votes organisés à propos des actions à entreprendre. Une démocratie locale approximative voit le jour. Tout le monde essaie d'éviter les vengeances des uns et des autres parce que le passé vécu par quelques uns permet d'en rappeler le danger.

Mais surtout, ici comme dans d'autres cités, « l'exécuteur » peut maintenant se renseigner et préparer sa traque. Inconnu, sans adresse, mêlé à la foule, on ne sait pas qui il (ou elle) est. Sa liberté d'action est donc totale et sécurisée. Non repéré, non prévisible, sans visage, sans nom, sans revendication, sans soucis du vedettariat, sans interview télé ou de journaux il exerce pourtant une surveillance multiple par l'intermédiaire de tous les habitants.

Comme personne ne peut être nominativement désigné comme responsable de la divulgation des informations plus aucun des grands perturbateurs ne se sent capable d'imposer le silence et d'assurer son immunité. Leurs habituelles menaces physiques et repréailles sont devenues impossibles. Tous ne sont pas frappés, loin de là, mais tous redoutent les coups à venir. Maintenant c'est pour eux, le hasard total et les quelques interventions faites par lettre sont suffisantes pour interrompre les causes de bien des troubles. Dès qu'ils pensent être repérés, ils savent qu'ils peuvent devenir la cible de l'inconnu et leur ardeur tiédit subitement.

La radio locale se met aussi à recevoir les récits anonymes de ce qui se vit au quotidien. Mais après quelques essais en direct pour passer les témoignages, ces derniers sont d'abord enregistrés avant d'être diffusés, afin que des « bips » sonores remplacent les noms propres. C'est ce foisonnement qui permet à l'exécuteur de trouver de quoi alimenter ses recherches, d'autant qu'à sa demande auprès de la station, les faits reçoivent désormais un commencement de vérification avant d'être diffusés. Et bien souvent les renseignements obtenus sont affichés sur trois panneaux de la cité, au vu et au su de tous.

Chaque semaine, le journal local de petites annonces porte sur la place publique, des informations un peu plus détaillées, et des renseignements pour lesquels les informateurs préfèrent ne pas se faire connaître. Il suffit aux habitants des diverses cités, pour conserver leur anonymat, d'acquitter le prix de leur annonce en liquide et de donner un faux nom pour qu'ils soient tranquilles, sans aucun risque d'être inquiétés plus tard. Les exploitants du journal acceptent même l'argent liquide dans des enveloppes, sans qu'il soit nécessaire pour leurs clients, de se déplacer physiquement. A charge cependant pour les responsables de vérifier, au moins sommairement, les dires de ceux qui paient pour faire diffuser leurs informations.

Il n'a pas fallu beaucoup de temps avant que les réactions se produisent. C'est d'abord le lancement en plein jour, de deux pavés contre la vitrine du bureau de l'agence. Puis deux semaines plus tard c'est l'explosion d'une bombinette qui arrache le rideau de fer.

Le directeur du journal local, sur la suggestion de l'exécuteur, profite alors des travaux de réparation nécessaires, pour inclure deux caméras, dissimulées dans le décor de la façade et de la salle d'accueil. Deux appareils minuscules et sophistiqués, que les dons d'une tombola liée

aux festivités de l'été, permettent de financer et d'acheter sans qu'ils apparaissent dans la liste des travaux.

Un mois plus tard, une nouvelle incursion de « casseurs » dans les locaux permet à l'exécuteur d'obtenir le nom des agresseurs et de réaliser son œuvre. Cette réussite, sans publicité, permet d'établir un plan d'implantation progressive de la surveillance au fur et à mesure des travaux effectués dans les rues de la cité ou dans les immeubles, maisons et magasins.

L'ombre de l'exécuteur, dont les enquêtes diligentées contre lui par la police contribuent à répandre le mythe, appuie plus fortement encore les lettres avertissant individuellement parents et contrevenants de leur inscription sur la liste d'attente des sanctions. Dans la cité, plus aucun lieu n'est sûr et tous ressentent la même pression qu'exerçait autrefois l'étroitesse des bourgades, quand tout le monde se connaissait, quand les enfants étaient les mêmes de tout le village et se trouvaient toujours sous surveillance. Les caméras modernes remplacent aujourd'hui les regards qui autrefois observaient derrière les rideaux de cotonnade.

La police interne à la cité, fonctionnelle bien qu'elle ne puisse pas être officielle, tout en respectant le plus possible les règles du droit, essaie surtout de distiller cette petite dose d'insécurité indispensable à la sagesse des voyous et à la réflexion de ceux qui veulent vivre en marge, c'est à dire au détriment de la société organisée qu'ils parasitent.

- - - - -

Dans ce pays lointain, devant le petit immeuble assez ancien de la rue des sablons, plus de dix personnes stationnent déjà et regardent le feu s'étendre peu à peu. Personne n'a encore bougé. Tout le monde sait qu'ici fonctionne un atelier clandestin de confection. Le patron est né

dans la cité et tout le monde le salue depuis quelques années. Mais on sait aussi que le nombre de ses ouvriers s'est multiplié en même temps qu'il distribue plus généreusement que d'habitude les prix, les primes et les encarts publicitaires pour chacune des manifestations organisées par les associations.

C'est un passant « étranger à la cité » qui a fait le numéro des pompiers sur le cadran de son portable. Au fond personne ne regrette que le feu s'attaque à cet immeuble, d'autant que le propriétaire et les ouvriers ont été alertés de la date et presque de l'heure de l'incendie. Ils ne risquaient pas leur vie !

L'incendie ne fait de dégâts que dans les stocks et un peu sur les boiseries des portes et des fenêtres. Rien de bien grave, que du matériel.

- Il a passé assez d'années à voler ceux qu'il emploie. Aujourd'hui c'est à son tour de tout perdre. C'est cela le retour du boomerang.

Ce genre de phrase est devenu comme un leitmotiv que les habitants se répètent entre eux. Sa logique est maintenant largement acceptée et reprise dans les conversations. Une sorte de loi du talion qui apparaît aux habitants de la cité, comme une loi naturelle, nécessaire au bon fonctionnement de la société. Il est nécessaire de rétablir l'égalité avant de pouvoir reprendre le jeu. Le quartier ne tient plus compte de la justice policée, encombrée des méandres qui ne sont accessibles qu'aux puissants, aux malins ou aux riches.

C'est la première affaire résolue depuis que les dénonciations sont affichées dans la cité. L'un ou l'autre des habitants a osé parler, anonymement bien sûr, mais c'est la preuve qu'une petite espérance existe d'un règlement, qu'une solution, un peu incertaine sans doute, apparaît comme réalisable. Un début de chemin. Cet habitant a parlé parce qu'il croit que sa démarche n'est peut être pas vouée à l'échec. Il est, comme presque tous ceux du quartier, un peu

trop lâche pour se battre lui même, mais accroché à une attente floue et forte à la fois.

Peu de temps après cet incident, l'appartement et l'atelier sont vendus, ou plutôt presque donnés, à ceux qui y travaillaient clandestinement et qui peuvent enfin, sans vivre vraiment mieux, voir leur situation clarifiée. Quant à l'ancien propriétaire, c'est probablement à cause de ses générosités en dehors des heures de travail, qu'il n'a pu être condamné, faute de témoignages, par la justice des longues robes noires qui arpentent les palais de marbre. Une nouvelle fois la cité s'est arrangée d'un accord à l'amiable.

- - - - -

Dans ce pays lointain, il part un sac à l'épaule, il va chercher une voiture à quelques centaines de mètres de là. C'est l'heure où personne n'est dehors. La cité est encore réfugiée derrière ses fenêtres. Il roule presque une heure avant de s'arrêter à quelques kilomètres de l'endroit où il se rend. Il porte déjà un autre visage que le sien. Il se transforme avec des moustaches ou une barbe, une fausse balafre, des lentilles de couleur brune ou encore une teinte de cheveux différente. Il n'est jamais tout à fait le même quand il s'en va jouer son rôle de « l'exécuteur ».

Aujourd'hui il va croiser le chemin d'un gangster installé dans une boîte de nuit de la ville. Quelques reportages dans des journaux, quelques interviews de témoignages et un accès facilement obtenu, bien que non officiel, aux comptes de ses spectacles nocturnes ont permis de lever les doutes sur l'origine de la fortune de celui qu'il attend. Des crimes, des vols, des extorsions, du racket. Tout y est.

Lorsqu'il peut contacter les policiers, amicalement et individuellement, loin de la foule, loin des regards, il obtient facilement les renseignements qu'il souhaite. Après tout le

travail qu'ils doivent faire, alors qu'ils n'en ont souvent pas la possibilité légale, se réalise quand même avec l'exécuteur, d'une autre manière, certes un peu définitive parfois au regard des lois, mais sans danger pour eux ou leurs collègues. D'autres habitants de la cité agissent de manière similaire et transmettent à « l'exécuteur », sans pourtant le connaître, les informations qu'ils possèdent et qui peuvent lui être utiles. Pour certains, les souvenirs de la résistance ont refait surface pour organiser le quadrillage clandestin de la cité.

Il avance vers sa cible, s'en rapproche peu à peu, sort la main de sa poche, la plonge dans le sac qu'il porte en bandoulière et saisit la crosse du pistolet armé d'un silencieux qui s'y trouve. Ils se bousculent et les deux coups de feu partent. Il a déjà fait demi tour. L'homme s'écroule, deux balles dans le dos, à bout portant dans la colonne et le cœur. Personne n'y fait encore attention. Il faudra quelques secondes pour cela. Mais il a déjà les mains libres et les bras ballants. Personne ne le reconnaîtra. Il change de direction, emprunte une rue plutôt calme et puis fait disparaître sa perruque qu'il glisse dans un sac en plastique qu'il roule en boule dans sa poche.

Une heure plus tard seulement il retrouve sa voiture et écoute les premières informations concernant l'assassinat d'un personnage important de la pègre de la ville.

Demain il pourra envoyer un petit mot sur le réseau Internet, en se glissant dans l'un des multiples forums de discussion. Il sait que les membres de la mafia, la vraie comme ses imitations, se servent de cette forme nouvelle de communication. Il leur envoie juste un petit mot pour leur dire où ils peuvent trouver son message.

Personne ne saura jamais de quel ordinateur est venue cette missive électronique. Personne ne saura jamais sur qui faire un contrat. Le mystère demeurera total. Rien ne peut indiquer aux pairs de la victime comment défendre sa

mémoire.

« Vous donnez la mort presque au hasard. Elle vous est revenue presque au hasard. Le boomerang tourne longtemps avant de frapper, mais il frappe ».

- - - - -

Depuis le début du jour, les premières tables s'installent là-bas, sur le terrain de foot. Il fait beau et tout est sec. Ils sont plus d'une dizaine déjà qui transportent les tréteaux et les planches déposés la veille par le camion de la mairie. Dans les appartements, à la fois proches et lointains, les volets s'ouvrent. Les femmes et puis les enfants s'appuient sur le rebord des fenêtres.

- Habilles toi. Va voir ce que c'est. Dépêches toi.
- C'est une fête.
- Je vois bien que c'est une fête. Va voir que je te dis.

Les gens descendent donner un coup de main pour transporter les chaises. Juste pour participer.

- Il y en a d'autres qui vont arriver ?
- Non tout a été apporté hier.
- Si je peux encore aider. Je peux encore rester un peu.

La première nappe en papier apparaît. Les premières conversations s'ébauchent et les premiers rires éclatent. Les enfants ont quitté la télé. Les plus petits suivent leurs parents partout où ils vont puis les filles se regroupent autour des poupées et les garçons font rouler le premier ballon de foot sur les quelques brins d'herbe du terrain que les tables n'occupent pas encore. Les équipes se mettent en place. Et le match commence.

- Qui amène les repas ?
- C'est nous.
- On apporte ce qu'on veut ?
- Oui. On pose tout sur les tables et on partage.

Le premier bouquet de fleurs apporte ses couleurs presque insolites, au milieu de cet immense espace habituellement vide de tout. Il est bientôt midi.

- C'est dommage qu'il n'y a pas eu d'affiches pour nous prévenir. On aurait préparé un grand plat.

Les assiettes prennent leurs places, les couteaux, les cuillers aussi. Les verres précèdent de peu les cruches d'eau glacée, les bouteilles de coca et quelques unes de vin et de bière.

- Qui a décidé de ce repas ?

- J'en avais entendu parler il y a trois jours.

- C'est le maire qui a proposé les planches et les supports.

Nous on n'a pas dit non.

- C'est une bonne idée. On peut se rencontrer au moins.

- J'ai pas peur aujourd'hui.

- C'est normal. On risque rien. On est tellement nombreux.

- Pas autant qu'au soir de la coupe du monde.

- Ni autant qu'au temps de Gandhi, en Inde.

- J'espère qu'on pourra en refaire d'autres des repas comme ça.

- Eh ! Attends. Faut d'abord qu'on avale celui là.

Les places sont rares, il y a trop de monde et les nouveaux arrivants déposent leurs denrées à même le sol.

- Je vais aller chercher des chaises. J'en ai à la maison.

- Attends moi. Je vais en ramener aussi. Je vais dire à ma mère de descendre. Elle sort jamais. C'est l'occasion.

Les plats circulent, les grands parents vont s'asseoir en priorité vers les tables et les plus jeunes pique-niquent assis en petits cercles mouvants. Les filles font le service, elles rient, se mêlent aux hommes et mangent avec eux. Un événement pour quelques unes d'entre elles. Une liberté qu'elles n'espéraient plus, condamnées par l'ombre de leur culture transportée au travers de la mer. Condamnées par des hommes qui parlent au nom de dieux.

Chacun fait connaissance, parle de son immeuble, écoute les récits d'ailleurs, mais tous finissent toujours par se questionner pour savoir si l'exécuteur est aussi du repas. Peut-être est il assis tout près d'ici.

- Depuis le début je regarde les visages. Ça fait au moins dix fois que je crois l'avoir trouvé.

- Et alors ?

- Je questionne les gens mais il y a toujours quelqu'un qui sait qui c'est, mais ce n'est jamais le même.

- Il faudrait enquêter.

- La police la fait mais ils n'ont rien trouvé, comme d'habitude.

- Ils n'ont peut-être pas bien cherché là où il fallait. Et puis entre nous, tu aurais répondu à leurs questions ?

- Non, évidemment. Je veux le garder tant qu'il faudra.

Derrière les arbres, qui ceinturent au loin le terrain de jeu, quelques regards sont venus observer cette réunion. Ce soir le terrain n'est pas libre. Le caïd, avant de s'en aller, explique qu'ils ont tous peur de lui. Mais personne ne le croit vraiment. Eux ils continuent de regarder. Plus tard ils iront voir, pour se renseigner. Demain le chef clandestin du quartier se sentira un peu seul.

- - - - -

Dans ce pays lointain, les gens regardent leurs vies qui s'écoulent, comme les rivières, comme les fleuves, comme les nuages. Ils ont abandonné leur existence aux courants de la vie. Ils ne savent plus quand, ils n'ont pas vraiment de date à donner. Ils ont été vaincus, c'est tout ce dont ils se souviennent. Terrassés probablement parce qu'ils n'ont jamais eu la force, cette force intérieure qui fait avancer, qui pousse à se relever autant de fois qu'il le faut. Depuis quand sont ils

ainsi ? Qu'importe pour eux désormais, ils veulent seulement être tranquilles pour regarder la télé, faire leurs courses et conduire les enfants à l'école.

Aujourd'hui, ils bénissent l'exécuteur qui fait la guerre à leur place. Les victimes savent bien que la paix s'entretient seulement par la guerre. Ils savent bien qu'il y aura toujours partout, quelques individus prêts à vivre de leur mort, prêts à piller la terre, prêts à tout faire sauter rien que pour jouir du spectacle. Et les victimes d'ici, comme les otages d'ailleurs, ne savent pas se défendre. Rester en vie demain suffit à les faire vivre.

Dans le grand champ libéré par les immeubles implosés, des enfants jouent au boomerang, émerveillés par cette lame de bois aussi fidèle et agile que les aigles royaux qui se posent sur le poing des fauconniers. Tous les ans une troupe vient faire planer ses aigles et une autre fait voler ses boomerangs. Des rendez-vous que personne ne manque.

Dans ce pays lointain, ce matin d'hiver, une nouvelle victime gît sur le bord du trottoir. Il y avait presque un an que cela n'était plus arrivé. Dans ce pays lointain l'exécuteur continue de veiller. Pour combien de temps ?

- Moi je sais m'sieur.

- Ah bon ! Et alors ?

Il a un ballon dans les pieds et c'est à peine s'il prend le temps de s'arrêter.

- Pour l'éternité m'sieur.

Février 1996